

ÉMILIE ROUSSET LOUISE HÉMON

Les Océanographes

Conception, écriture et mise en scène,

Émilie Rousset, Louise Hémon

Avec **Saadia Bentaïeb, Antonia Buresi**

Musique, **Julie Normal**

Conception et réalisation scénographie, **Nadia Lauro**

Création lumières, **Willy Cessa**

Costumes, **Angèle Micaux**

Regard dramaturgique, **Aurélie Brousse**

Production John Corporation

Coproduction T2G - Théâtre de Gennevilliers, centre dramatique national ; Théâtre de Lorient - Centre dramatique national ; FACM ; Festival théâtral du Val d'Oise et Conseil Départemental du Val d'Oise ; Points communs, nouvelle scène nationale de Cergy-Pontoise et du Val d'Oise ; Le phénix, scène nationale de Valenciennes - pôle européen de création // Coréalisation T2G - Théâtre de Gennevilliers, centre dramatique national ; Festival d'Automne à Paris // En partenariat avec la Cinémathèque de Bretagne et les Archives de Lorient
Action financée par la Région Île-de-France et avec la participation du DiCRÉAM

Après *Rituel 4 : Le Grand Débat*, Émilie Rousset et Louise Hémon s'emparent des archives d'Anita Conti, première femme océanographe française, pionnière de l'écologie, première scientifique à pénétrer le monde fermé des marins et à en témoigner.

En 1952, Anita Conti embarque sur un chalutier pour partager la dure vie des pêcheurs de morue en Atlantique, seule avec sa caméra et soixante hommes durant six mois. Cadencées par la houle incessante, les images qu'elle ramène sont rudes et poétiques. Ses prises de vues comme ses textes, réunis sous le titre *Racleurs d'océans*, font date. Militante d'avant-garde, elle pressent la nécessité du développement durable et de la protection des océans. Émilie Rousset et Louise Hémon mettent en regard les archives passées et les recherches actuelles en poursuivant leur réflexion pleine d'humour sur le discours des images. Le duo de metteuses en scène invente un dispositif théâtral composé d'images filmées en 16mm, de journaux de bord et d'interviews d'océanographes contemporaines. Sur scène, les comédiennes Saadia Bentaïeb et Antonia Buresi évoluent au son des ondes Martenot de Julie Normal. À travers les époques, l'évolution des technologies et des savoirs, que produisent les images scientifiques comme discours politique, comme potentiel poétique ?

T2G - THÉÂTRE DE GENNEVILLIERS

Jeu. 30 septembre au sam. 9 octobre

POINTS COMMUNS, SCÈNE NATIONALE / THÉÂTRE 95

Mer. 24 et jeu. 25 novembre

Durée estimée : 1h30

CONTACTS PRESSE :

Festival d'Automne

Rémi Fort, Yoann Doto

01 53 45 17 13

T2G - Théâtre de Gennevilliers

Philippe Boulet

06 82 28 00 47 | boulet@tgcdn.com

Points communs / Théâtre 95

Arnaud Vasseur

01 34 20 14 37 | arnaud.vasseur@points-communs.com



© Racleurs d'océans d'Anita Conti - Cinémathèque de Bretagne

ENTRETIEN

Pour le Festival d'Automne 2018, vous prolongiez la série de films que vous menez ensemble depuis 2015 sur les rites de notre société avec le spectacle Rituel 4 : Le Grand Débat. Cette année-là, Émilie Rousset, vous présentiez également votre pièce Rencontre avec Pierre Pica puis l'année suivante Reconstitution : Le procès de Bobigny. Les Océanographes, votre nouvelle création commune aborde le discours scientifique à travers le portrait d'Anita Conti et le travail d'océanographe d'aujourd'hui. Qu'est-ce qui vous a mené à ce sujet ?

Louise Hémon : En 2016, pour notre film *Rituel 3 : Le Baptême de mer*, nous nous intéressions notamment au rituel du « passage de la ligne ». Traditionnellement, en arrivant sur la ligne de l'équateur ou du cercle polaire, les marins arrêtent le bateau pour procéder au « baptême de Neptune », une fête exutoire codifiée et carnavalesque. En faisant des recherches dans les archives de la Cinémathèque de Bretagne, on découvre *Racleurs d'océans*, un documentaire de 1952 signé Anita Conti, composé d'une suite de rushes de pellicule 16 mm muets, mis rapidement bout à bout. Il s'agissait de présenter, lors de conférences, une campagne de pêche à la morue sur les bancs de Terre-Neuve. La réalisatrice n'a jamais eu le temps de travailler le montage, de le penser comme une écriture. Pourtant le film dégage une force qui nous éblouit.

Émilie Rousset : Ce film montre des images de marins déguisés en dieu Neptune et en pingouins, mais c'est surtout un film qui montre les gestes précis et répétés des travailleurs de la mer, les tonnes de poissons qui se déversent sur le pont. La houle incessante donne aux prises de vues une cadence hypnotisante. Nous avons voulu en savoir plus. À travers la lecture du journal de bord d'Anita Conti intitulé, comme le film, *Racleurs d'océans*, nous avons découvert celle qui est derrière la caméra. La première femme océanographe française qui, depuis le port de Fécamp, embarque à bord du chalutier Bois Rosé, seule avec sa caméra et soixante hommes pendant six mois... Elle est la première à documenter la réalité du grand métier. Elle partage la dure vie des marins sur le bateau-usine, « dans la morue, jusqu'aux cuisses » dit-elle.

Louise Hémon : La traversée dure 180 jours et elle en rapporte des images uniques, étant la seule prête à partir aussi longtemps, dans des conditions aussi extrêmes. Le regard d'Anita empreint de tendresse pour les travailleurs de la mer capte la brutalité de la tuerie et témoigne de la destruction massive des bêtes marines.

Émilie Rousset : Nous découvrons une personnalité de scientifique hors norme qui vit sa vie en poète, dans les embruns, la graisse de câbles et la tripe de poissons. Anita Conti partage ses visions à la fois sublimes et grotesques de la condition humaine, du travail féroce de la pêche en haute mer et de ces travailleurs en proie à l'immensité liquide. Nous aimons ce récit à visée scientifique et ethnographique qui se fait déborder par un esprit exalté et un humour à toutes épreuves. Elle avait pressenti la nécessité du développement durable et de la protection des océans.

Louise Hémon : Comme tant de femmes pionnières, son travail demeure trop méconnu. Elle a écrit, photographié, filmé, elle a été une des premières à tester le bathyscaphe avec Jean Painlevé, elle a conçu des projets de chalutier plus écologique avec le commandant Cousteau. Son livre *Racleurs d'océans* a été un best-seller dans les années 50. Mais elle est tombée dans l'oubli. Heureusement, son fils Laurent Girault-Conti a énormément œuvré pour faire perdurer sa mémoire.

Vous avez également rencontré deux océanographes d'aujourd'hui. Comment mettez-vous en rapport leur travail avec celui d'Anita Conti ?

Émilie Rousset : La modernité du combat d'Anita Conti et la beauté trouble de ses prises de vues nous ont menées jusqu'aux images actuelles de l'intelligence artificielle développées dans les laboratoires de l'Ifremer de Lorient. Nous y avons rencontré Julien Simon et son projet surréaliste baptisé « Game of Trawls » (trawls signifiant chalut en anglais). Il développe un logiciel de « reconnaissance faciale » des poissons qui permettra à un robot d'identifier en temps réel les espèces prises dans le filet. Ce projet permettra une plus grande sélectivité de cette pêche en relâchant les prises non ciblées.

Louise Hémon : Nous avons aussi rencontré Dominique Pelletier qui a mis en œuvre un dispositif d'imagerie sous-marine sans plongeur pour l'observation des communautés de poissons dans les habitats côtiers. Elle travaille à la préservation de la biodiversité. Nous sommes captivées par ce que les images peuvent produire comme pensée scientifique nouvelle, et par ce qu'elles transmettent à nos imaginaires, de Neptune aux robots.

Comment articulez-vous votre écriture en cut-up à partir d'éléments de différentes natures et de différentes temporalités ?

Émilie Rousset : Nous revenons d'une résidence aux Archives de Lorient pour écouter les archives sonores du « fond Anita Conti ». Alors, citons Anita elle-même : « C'est cela un carnet de bord, une liberté de chocs et d'idées cueillis au cœur d'un navire tout seul sur la mer et balancé entre les fluides qui s'affrontent. » Ses expressions pourraient qualifier l'écriture par montage et collage que nous ambitionnons.

À ce jour, quel dispositif dramaturgique imaginez-vous ?

Louise Hémon : Nous travaillons sur le hors-champ. Dans ses textes, Anita Conti décrit des scènes que nous ne voyons pas dans son film et nous donne accès à ses pensées. Le dispositif que nous cherchons est la mise en regard de ces différents éléments, de ce que l'imaginaire du spectateur va projeter et comment cette matière mentale va se télescoper avec les images du film, puis avec la description de l'imagerie contemporaine. Nous recherchons une dramaturgie de la rencontre et du glissement, en complicité avec les interprètes Saadia Bentaïeb et Antonia Buresi qui vont naviguer avec nous dans les eaux troubles de cette masse de documents.

Vous collaborez avec Julie Normal, l'une des seules interprètes d'ondes Martenot dans le monde. Quelle place occupe la création sonore dans l'économie de la pièce ?

Louise Hémon : La voix de cette curieuse invention du début du siècle, exception dans l'orchestre, est l'électricité. Passionnée de musique répétitive, Julie joue avec les capacités de son continu de l'instrument pour créer un effet de distorsion du temps et des mélodies.

Émilie Rousset : Les ondes Martenot évoquent un univers étrange, c'est un son très nu auquel on est peu habitué. Faire entrer en dialogue le film muet d'Anita Conti avec une musique était une manière de prolonger les sensations qu'il peut susciter.

Avec la scénographe Nadia Lauro, à quel espace travaillez-vous ?

Louise Hémon : Ensemble, nous imaginons une scénographie évolutive, non figurative, où tout serait espace de projection, mentale ou filmique. Nadia Lauro nous a proposé un espace constitué de piles et de papiers. On peut la citer : « Cet espace oscille entre l'archive (ou le journal de bord) délirante et l'imaginaire des paysages marins du grand Nord. Une dramaturgie du vent habite les lieux tout au long de la pièce, offrant une temporalité à l'espace de jeu. »

Émilie Rousset : Sur les bateaux, le manque de sommeil mène certains marins à la folie. Paradoxalement, les seuls moments où ils peuvent vraiment dormir, c'est pendant les tempêtes car le travail est à l'arrêt. L'espace fait écho à cet état flottant de la conscience qu'on peut atteindre lors d'extrême fatigue, entre fantasme, rêve et tension accrue pour s'accrocher à la réalité. Un espace qui donne à voir ce qu'on ne peut plus ou pas encore définir.

Au questionnement sur le statut de l'image et de sa mise en scène, il semble que vous associez pour la première fois dans votre travail commun, une réflexion sur la technique même. Est-ce bien le cas ?

Émilie Rousset : Entre les années 50 d'Anita Conti et aujourd'hui, les technologies ont énormément changé. Les images de la caméra 16mm d'Anita Conti et celles des caméras sous-marines reliées à un dispositif d'intelligence artificielle offrent un regard totalement différent sur le monde maritime. L'évolution est d'autant plus flagrante que les techniques de pêche, elles, ont très peu évolué et gardent un aspect archaïque.

Louise Hémon : Nous interrogeons toujours le point de vue de celui qui filme ou met en scène le film par le montage, le cadrage. Quand ce sont des robots, de qui est-ce le point de vue ?

Émilie Rousset : Dans cette pièce, nous ne manipulons pas de caméra sur scène comme dans *Le Grand Débat* mais, finalement, la question reste la même : nous interrogeons le rapport entre la prise de vue, l'image et le discours produit.

Les registres du procès et du débat que vous avez précédemment traités (indépendamment et communément) ont leur part de théâtralité. Quels enjeux scéniques se posent pour Les Océanographes ?

Émilie Rousset : Le dispositif interroge cette fois-ci la notion de paysage réel ou fantasmé. Quand on part en mer, on quitte le monde et les règles des terriens. On part au milieu d'une immensité liquide, hostile et dangereuse. « Je ne suis qu'une créature solide à travers le vent », aimait à dire Anita Conti. Comment appréhende-t-on collectivement cette dimension d'inconnu ? Quels en sont les récits, les images ?

Louise Hémon : Quand Anita Conti part sur le Bois Rosé en 1952, elle filme uniquement à la surface du bateau. Son travail est aussi de tracer les cartes des fonds marins. L'opérateur radio active une sonde de détection sous-marine mais on ne voit pas ce qu'il se passe sous la mer. C'est une histoire de projection et d'interprétation. Depuis que les caméras descendent sous l'eau, on peut mieux décrire ce paysage invisible mais, en faisant cela, est-ce que l'on perce le mystère ou bien est-ce qu'au contraire il s'agrandit ? Créer des robots capables de compter le nombre de poissons dans l'océan nous fascine car c'est une véritable quête de Sisyphe.

Quelle attention accordez-vous aux interférences avec l'imaginaire du spectateur ?

Émilie Rousset : Ce n'est pas tant une interférence qu'une proposition de dialogue. Lorsqu'on compose les textes et la mise en scène, c'est toujours pour le regard du spectateur, en laissant une large place à son imaginaire propre. Ce qui nous intéresse n'est pas tant le discours que nous pourrions délivrer que les questions que nous pouvons nous poser ensemble. Le dispositif du théâtre ou celui du cinéma permet ça.

Louise Hémon : L'imaginaire qu'on a des métiers de la mer est très masculin. Nous mettons en scène trois femmes : Saadia Bentaïeb, Antonia Buresi et Julie Normal. En contrechamp du plateau, le film d'Anita Conti montre un équipage de soixante hommes. Nous jouons avec cette opposition pour mieux la déjouer par l'affirmation magnifique d'Anita : « Depuis l'âge de 7 ans, je suis un vieux marin pêcheur. »

Propos recueillis par Mélanie Jouen

BIOGRAPHIES

Émilie Rousset

Au sein de la compagnie John Corporation, Émilie Rousset explore différents modes d'écriture théâtrale et performative, elle utilise l'archive et l'enquête documentaire pour créer des pièces, des installations, des films. Émilie Rousset va à la rencontre « de spécialistes », elle collecte des vocabulaires, des idées, observe des mouvements de pensée. Ensuite, elle les déplace, les décadre, et invente des dispositifs d'écoute ou des acteurs incarnent ces paroles. Une superposition se crée entre le réel et le fictionnel, entre la situation originale et sa copie. Après avoir étudié à l'école du TNS en section mise en scène, elle a été artiste associée à la Comédie de Reims. Elle a notamment signé *Mars-Watchers* au Festival Reims Scènes d'Europe. En collaboration avec les plasticiennes Hippolyte Hentgen et l'actrice Perle Palombe, elle a présenté au Centre Pompidou *Classons les peignes par le nombre de leurs dents*, une exposition performée, et la pièce, *Portrait 9 - Claude Ridder* reprise au Phénix de Valenciennes. Elle a créé *Les Spécialistes*, dispositif performatif spécialement créé au Grand Palais pour la Monumenta. *Les Spécialistes* est une pièce qui se réécrit à chaque fois en fonction du contexte d'accueil, elle a été reprise dans de nombreux théâtres, musées et festivals. Derrière la caméra, elle signe une série de films courts co-réalisés avec Louise Hémon. *Rituel 1 : L'anniversaire*, *Rituel 2 : Le vote*, *Rituel 3 : Le baptême de mer*. Créés au Centre Pompidou, ils ont été diffusés dans plusieurs festivals de cinéma et d'art vivant. En 2021, elle présente *Rituel 4 : Le Grand Débat*, mis en scène avec Louise Hémon.

Émilie Rousset au Festival d'Automne à Paris :

- 2018 *Rencontre avec Pierre Pica*
(Théâtre de la Cité Internationale)
Rituel 4 : Le Grand Débat
(Théâtre de la Cité Internationale)
- 2019 *Reconstitution : Le procès de Bobigny* (T2G - Théâtre de Gennevilliers, Théâtre de la Cité internationale, !POC! / Alfortville, Théâtre de Rungis, Théâtre de Chelles)

Louise Hémon

Louise Hémon est réalisatrice, issue de l'Atelier documentaire de La Fémis et de l'Université des Arts de Bologne (Italie). Conjuguant cinéma, vidéo et installation, elle développe une pratique à la croisée du documentaire et des arts visuels. Le « réel » constitue une matière vive qu'elle sonde pour faire émerger les symboles et les mythes qui fabriquent notre imaginaire. Le surhomme, le héros, le monarque, les statues, le château, la montagne sont les figures de puissance qui traversent son travail, avec une attache particulière au corps et au décor. En 2014, elle réalise un péplum documentaire *L'homme le plus fort* diffusé sur Arte et dans des festivals internationaux. En parallèle, son travail d'art vidéo est montré au Centre Pompidou, à la Gaîté Lyrique, au Festival Actoral, au MuCEM, au Printemps de Septembre, au Tripostal, au Festival Côté Court... Pour la fondation Lafayette Anticipations, elle réalise en 2016 *Mutant Stage 5 : Cavern*, un film chorégraphique récompensé par le 1er prix du Festival International de Vidéo Danse de Braga (Portugal). Elle fait partie des jeunes cinéastes sélectionnés à la Berlinale Talents 2017. Avec le soutien d'Arte et du CNC, elle réalise *Une vie de château*, un documentaire de cape et d'épée sorti en 2019. En 2018 et 2021, elle présente au Festival d'Automne à Paris *Rituel 4 : Le Grand Débat* mis en scène avec Emilie Rousset.

Louise Hémon au Festival d'Automne à Paris :

- 2018 *Rituel 4 : Le Grand Débat*
(Théâtre de la Cité Internationale)
- 2021 *Rituel 4 : Le Grand Débat*
(T2G - Théâtre de Gennevilliers)